

« Des acteurs qui parlent de leurs peurs, de leurs traumatismes »

Parmi les pépites reprises à Théâtre au Vert à Silly, « Boys boys boys » s'épanche sur la masculinité en pleine ère post-#MeToo. Six hommes dévoilent leur « mâle » être sous la houlette de Diane Fourdrignier.

entretien

Osons dire que Diane Fourdrignier est drôlement couillue. Puisqu'elle-même brouille les pistes quand il s'agit du genre – on lui doit notamment la cocreation de *Looking for the putes mecs* –, affublons-la de cet adjectif ô combien viril pour saluer sa démarche dans *Boys boys boys*, pièce qui donne la parole aux hommes, à contre-courant d'une époque plutôt encline à écouter les femmes. Il ne s'agit certainement pas de faire écho aux revendications obscurantistes des masculinistes, mais plutôt de demander aux hommes, simplement : comment ça va ? « Et si c'était ça aussi le féminisme ? Donner l'espace aux hommes pour qu'ils brisent l'icône stylisée du puissant protecteur avec des gros testicules ? », se demande la metteuse en scène.

Par touches impressionnistes, six comédiens traversent les modèles, les doutes, les colères ou les souffrances qui composent une vie d'homme. Comment se construire entre le virilissime Hasta la vista baby de Schwarzy et les déhanchés d'un Patrick Swayze dans *Dirty Dancing* ? Quelques pas chorégraphiés dans une ambiance jazz, des essayages de chemise, une marche militaire, une démarche testostéronée à la Aldo Maccione ou, au contraire, des entreechats délicats : la pièce procède par instantanés. Ces boys-là n'ont pas peur de baisser les armes, de laisser affleurer une part de vulnérabilité, de raconter une première expérience sexuelle fragile ou un coming out douloureux. Irrésistibles, les comédiens effleurent les mécanismes de conditionnement des garçons : l'escalade de violence dans les conflits, la culture de la compétition, l'insulte comme affirmation de soi. Et tous ces clichés qui sont censés vous déterminer : pisser debout, ouvrir une bière sans décapsuler,

conduire une voiture à une main, jouer au foot, s'asseoir avec les jambes ouvertes, tondre la pelouse. A la barre, Diane Fourdrignier a su les emmener là où ça fait « mâle ».

Comment est venue l'idée du spectacle ?

Depuis le début des mouvements #MeToo, j'ai du mal à m'identifier parce que j'ai l'impression que ça tourne à la lutte d'un sexe contre l'autre alors qu'en fait, on est tous exposés à la violence. Et puis j'ai vu ce reportage sur l'avortement sur Arte où, pour une fois, on demandait aux hommes de raconter leur avortement. J'ai soudain mesuré tous ces endroits où on ne questionne pas les hommes, où on n'est pas habitués à entendre leur parole. J'ai alors réuni une bande d'acteurs qui étaient prêts à se poser des questions sur ce que c'est d'être un mec. Des acteurs qui oseraient parler de leurs peurs, de leurs traumatismes, de ce à quoi ils sont exposés pour tenter de comprendre pourquoi cette parole-là est tue.

Composé de tableaux très visuels, très physiques, le spectacle semble avoir beaucoup joué sur l'impro. On a d'abord écouté des confidences, par exemple de Paul B. Preciado, sur ce que c'est d'être un homme ou une femme. Je leur préparais aussi des petits questionnaires en jouant sur l'inversion. Je leur demandais par exemple de me raconter leur cancer de l'utérus. Puisque toutes les transformations sont possibles aujourd'hui, on peut être un homme et avoir un utérus. Je voulais mettre des paroles de femmes dans des corps d'hommes, creuser les endroits d'empathie, mais de cruauté aussi.

Vous avez aussi récolté des



« Boys boys boys » donne la parole aux hommes, à contre-courant d'une époque plutôt encline à écouter les femmes. © ARTHUR VAN CAU

témoignages en dehors de ce cercle d'acteurs.

J'ai notamment demandé à des amis s'ils avaient déjà été frappés par leur copine. Là, très vite, j'ai eu des témoignages de violence conjugale, une parole à laquelle on est moins habitué. Tous les soirs, aux Riches-Claires, quand on entendait le témoignage de ce garçon qui raconte que sa copine lui a tapé sur la tête avec une statuette en lui criant quelle pourrait le tuer, il y a des rires dans la salle alors que c'est un moment très

calme dans la pièce. Ce sont des rires nerveux, mais ça n'empêche que ça ne cesse de m'interpeller. Si c'était une fille qui racontait ça, jamais on n'entendrait des rires dans la salle. Qu'est-ce que ça raconte ? Que c'est honteux, ou comique, un mec qui est frappé par une femme ? Quand on entend ces rires, on comprend pourquoi ces hommes n'osent pas en parler.

» Je voulais mettre des paroles de femmes dans des corps d'hommes, creuser les endroits d'empathie, mais de cruauté aussi. »

Y a-t-il plus de pudeur chez les hommes à raconter des moments de violence ou d'abus auxquels ils sont pourtant confrontés eux aussi ? Les femmes osent aujourd'hui exprimer des tas de choses, et c'est tant mieux, ça me réjouit, mais c'est comme s'il y avait un curseur qui empêchait les

tous ensemble.

Pas de résistances, de transgressions douloureuses chez ces comédiens qui se donnent corps et âme dans la pièce ?

J'ai fait des propositions mais ils avaient le choix de s'en emparer ou pas. Au début, quand ils accueillent les spectateurs, un peu comme des hôtessees ou des escortes, certains ont du rouge à lèvres, une boucle d'oreille. Ils sont féminisés mais ils ne sont pas en drag-queens non plus. Je leur ai amené des accessoires en leur disant : amusez-vous. Ils se sont éclatés à essayer des jupes à paillettes. Un acteur est même allé s'acheter ses propres talons parce qu'il rêvait d'en porter depuis long-

temps. Ils ont adoré se maquiller, mettre les fringues de leur nana. Alors, non, pas vraiment de réticences. Je n'ai pas imposé une mise en scène, mais je voulais stimuler des acteurs aux bons endroits et avec délicatesse pour laisser jaillir la parole la plus vraie possible.

Nous, les femmes, nous pouvons mettre des pantalons, nous habiller comme des hommes, mais l'inverse est moins accepté.

Oui, c'est plus difficile. J'ai un ami, qui n'est pas homo, mais qui adore porter une petite robe plissée. C'est un grand métré de deux mètres qui a plutôt le profil d'un basketteur américain que de quelqu'un qui met des jupes à fleurs alors, s'il le fait, il se fait insulter dans la rue. En tout cas, j'ai trouvé mes acteurs très touchants, notamment dans leur manière de se confronter à des questions dont ils n'ont pas les réponses. Il y en a un, par exemple, qui me disait : « Quand même, ça me ferait bizarre si mon enfant ne portait pas mon nom mais le nom de ma nana. Pourtant, je suis complètement féministe et tout ! » Bien sûr, il y a des endroits où ça bute, mais ils sont complètement honnêtes par rapport à ça.

Propos recueillis par CATHERINE MAKEREEL

► Boys Boys Boys le 22/8 à Théâtre au Vert, Silly (Thoricourt). Du 30/3 au 1/4 au Théâtre Marni, Bruxelles. Du 22 au 27/6 au C.C. Les Riches-Claire, Bruxelles.



Ces boys-là n'ont pas peur de baisser les armes, de laisser affleurer une part de vulnérabilité.

© ARTHUR VAN CAU.